

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 14 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.



L'ARTISTE

EN PROVINCE,

(Entr'acte Lyonnais),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio, imprimé avec luxe; Table et Couverture;

Formant un beau volume

Album à la fin de l'année;

Paraît tous les Dimanches.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 3; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — A franchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 31. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Quelques-uns de nos abonnés nous ayant fait l'observation que la fin du premier volume de *L'Artiste* devait coïncider avec la fin de l'année théâtrale, nous faisons droit à ce désir qui nous semble, du reste, parfaitement motivé. En conséquence, le titre gravé et les tables du journal, prêts à paraître avec notre numéro de ce jour, sont ajournés jusqu'au dimanche 24 de ce mois. A l'avenir, donc, chaque volume de *L'Artiste* commencera à dater du 1^{er} mai, et finira avec le dernier dimanche d'avril.

Avec notre prochain numéro, nos abonnés recevront une mélodie pour piano, par M. Victor Elbel.



UNDI dernier, le Conseil municipal, convoqué extraordinairement, a sanctionné de son vote toutes les clauses du traité passé entre M. le Maire et M. Siran. L'approbation du Préfet ne s'est pas fait attendre, non plus que celle du Ministre; et M. Siran est donc, à l'heure qu'il est, directeur des théâtres de Lyon.

On va s'occuper sans délai de la reconstruction intérieure de la salle du Grand-Théâtre. Les plans, dressés par M. Dardel, ont été envoyés à Paris, et M. Dardel lui-même est parti cette semaine pour hâter la décision du Conseil des Bâtiments publics. Nous faisons des vœux pour que notre premier théâtre ait un peu de ce confortable qui distingue éminemment les belles salles de Paris, l'Opéra-Comique ou Ventadour, que M. Dardel aura tout le loisir de bien examiner.

On s'occupe activement de la composition du personnel des Célestins. Nous ferons connaître les éléments individuels de la nouvelle troupe aussitôt que nous les saurons complètement.

GRAND-THÉÂTRE.

Le *Guittarrero*, opéra en 5 actes, de M. Halevy.



VOICI un ouvrage qui arrive un peu tard; la fin de l'année s'approche, et nous n'aurons pas le temps de jouir de la partition nouvelle; et c'est dommage, car nous serons privés d'opéras pour longtemps.

Sur un canevas très spirituel et bien conduit M. Halevy a écrit une excellente musique, qui renferme tour à tour de la grâce, du brillant, du dramatique, et surtout une grande science. M. Halevy connaît à fond toutes les ressources de la composition; il sait avec un art parfait combiner le dessein de ses parties; il orchestre avec réserve, avec art et puissance tout à la fois.

L'ouverture rappelle un peu la facture de celle des *treize*: c'est une mosaïque dans laquelle vient se jouer une jolie phrase, développée avec habileté. L'introduction se distingue par la gracieuse romance de *Riccardo* et par des détails pleins d'intérêt. Le duo entre don Alvar et Riccardo est un des jolis morceaux de l'ouvrage; les mélodies en sont bien franches et sont comprises facilement, malgré la bizarrerie de leur rythme. L'air de *Zarah* est original, par l'accompagnement surtout. Cette clarinette se marie seule avec la voix d'une manière nouvelle et agréable.

Le final renferme aussi de fort jolies idées. Au 2^e acte la musique devient encore meilleure qu'au premier: l'air de Riccardo est d'une coupe neuve, et nous félicitons M. Halevy d'avoir cherché à sortir de cette habitude éternelle qui ne reconnaît pas de solo vocal sans un récit, un andante et la caballetta de rigueur. Le sextuor qui suit est

on ne peut plus gracieux et d'ensemble et de détails: ce sont des phrases charmantes, disposées avec une science pleine de goût; une surtout est relevée par un accord pizzicato de tout l'orchestre. Cet accord, qui vient frapper sur le temps faible de la mesure, jette un piquant unique et délicieux dans ce passage.

Le final du 2^e acte est très beau: la scène, il est vrai, prête beaucoup; mais le compositeur n'est pas resté en dessous dans l'andante, qui est largement facturé: il y a un effet qui surprend et saisit, c'est un crescendo qui arrive par des unissons diatoniques; puis enfin un ton se caractérise, la masse générale s'arrête brusquement, et la clarinette seule soutient cette tonique, qui se change d'elle-même en septième dominante d'un nouveau ton, qui arrive et s'établit par une cadence parfaite. Ceci est très bien employé, et ces deux grands accords plaisent beaucoup après le crescendo en unisson. L'allegro du final a beaucoup d'action, et n'a pas le défaut d'être trop long. Au 3^e acte il y a une jolie romance, dont la couleur rappelle un peu la *Juive*; la scène d'arrestation, qui commence par le mot *Monseigneur*, est une chose vraiment neuve d'un bout à l'autre; l'ensemble, les détails, l'orchestration, et surtout l'entente de la scène, tout y est bien traité.

En somme, cet opéra peut se placer à côté de *l'Éclair* et de la *Juive*; nous y trouvons un grand mérite: l'invention. Toutes les coupes sont presque nouvelles. Les mélodies sont quelquefois un peu contournées, mais du moins elle ne sont jamais communes. Nous croyons que cette musique gagnera beaucoup à être entendue souvent, et c'est le propre des belles œuvres.

Audran a chanté le *Guittarrero*, de manière à se faire regretter du public de Lyon. Le *Guittarrero* est un rôle magnifique, où il y a de tout pour l'acteur et beaucoup aussi pour le chanteur. Malliot est délicieux dans l'inquisiteur; le costume d'abbé de cour lui va d'abord à ravir, et puis son débit est sage, correct, et sa voix, malgré sa faiblesse, porte parfaitement. Il est vrai de dire, pour expliquer le succès de Malliot, que son rôle est charmant: aussi en a-t-il tiré un excellent parti; mais, en général, il n'y a rien de tel que les bons rôles pour mettre en évidence le mérite d'un artiste dont on doute quelquefois. Jouez de mauvais rôles, à peine on vous regarde; jouez-en de meilleurs, vous avez du talent. Et cependant il y a bien plus de mérite à faire valoir un mauvais rôle, qu'à en jouer un excellent. — M^{lle} Dubreuil prononce un peu mieux; Barrielle et Gagnon sont convenables, et Mad. Stevens complète l'ensemble du *Guittarrero*, une des meilleures nouveautés de toute l'année théâtrale qui va expirer.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

« Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles! »



« Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles! » vers si plein d'une immense tristesse est maintenant modifié, parodié et joyeusement répété par le public des théâtres. Hélas! que j'en ai vu mourir de vaudevilles! ou bien encore, que j'en ai vu mourir de mélodrames! Tel est le refrain habituel des spectateurs à chaque représentation à bénéfice, depuis bien des années. On dirait que les pièces nouvelles ne sont plus qu'un holocauste offert par nos marchands littéraires au dieu de l'intérêt: mais il paraît que le dieu voit une offense dans l'indignité des offrandes, car nulle d'elles n'obtient sa récompense. Citez-nous, en effet, dans tout le courant de cette année théâtrale, un seul ouvrage qui ait vraiment réussi pour lui-même et par lui-même. Les *Pilules du Diable* ont trouvé leur salut dans les décors et dans les tours de force des machines; la *Grâce de Dieu* date de l'année dernière, et *Louissette* doit à M. Ambroise et à Mesd. Thibaut et Minié d'avoir vécu quelques jours. Voilà cependant tout le répertoire un peu méritant sur lequel a roulé le théâtre des Célestins, et peut-être aussi voici la cause réelle de l'assistance trop longtemps demandée aux acteurs nomades plus ou moins parisiens.

Quoi qu'il en soit, nos pêcheurs à la ligne se sont l'autre jour avisés de jeter sur la scène les *Fillets de St-Cloud*, et nous les avons vus retirer un enfant noyé sous la

forme d'un mélodrame mort-né. Voici l'histoire : Une jeune villageoise trompée met au monde un enfant, à la même heure où une grande dame adultère devient également mère : l'enfant de la pauvre fille est enlevé, et celui de la grande dame est noyé ; cependant ce sera la villageoise qui périra, comme convaincue du crime d'infanticide dont elle est innocente. De là sort l'occasion de lamentables déclamations, de séances de cour d'assises, d'appréts de supplice, etc., et toutes choses qui nous sont vendues comme des œuvres d'art par nos faiseurs actuels. En vérité, c'est à faire regretter cette antique pudeur de l'école classique dont l'on a tant ri, si souvent plaisant. Autrefois tout meurtre ne pouvait se produire sur la scène que sous le voile du récit ; puis l'on a permis à la passion d'aller jusqu'au coup de poignard ; la longue torture par le poison s'est ensuite fait jour au milieu de mille protestations, et maintenant on va transporter sur le théâtre la flamme des bûchers, les cordes de la potence et le triangle d'acier de M. Guillotin. Quelle émancipation ! quelle conquête pour le bon goût ! quel progrès ! Ceci peut marcher de pair avec la ménagerie de muets, d'idiots, de bossus, de culs-de-jatte et d'aveugles qui de toutes parts enrichit la scène. Les auteurs ont voulu forcer l'émotion publique, et vraiment ils ont réussi outre-mesure : jadis les spectateurs pleuraient au simple récit des nobles sacrifices, maintenant ils rient à la barbe des geôliers, des condamnés, des bourreaux, et des têtes de carton tombent sous le couteau, ainsi que cela se voit dans les *Pilules du Diable*. Laissez faire nos dramaturges modernes, et vous verrez que bientôt le scepticisme railleur n'aura plus rien à corrompre dans notre bonne France : encore quelques mélodrames pareils à celui des *Filets de St-Cloud*, et le public trouvera tout plaisant et ridicule, même l'infanticide, même la guilotine.

Plaignons les acteurs forcés de représenter de semblables ouvrages : leurs moyens sont faussés peu à peu, et le succès leur est impossible.

Le vaudeville *Pour mon Fils* a été plus heureux que les *Filets de St-Cloud*, sans avoir cependant une grande valeur réelle. Quoi de plus ordinaire qu'une femme mettant en jeu tous les ressorts de la diplomatie pour assurer à son fils la main d'une jeune fille disputée par plusieurs rivaux ! *Pour mon Fils* n'est pas autre chose : seulement les auteurs ont eu le soin de l'assaisonner de beaucoup de réminiscences et d'un peu de grosse joie. Grâce au jeu des artistes, cet ouvrage a presque réussi.



La romance *N'en dites Rien*, paroles de M. Antony Réal, musique de M. Audran, et que l'auteur de cette musique, remplie de mélodie, d'expressions bien adaptées à une poésie excellente, a si bien chantée dans plusieurs concerts de cette année, vient de paraître chez Mme Févrot.

MM. Benacci et Peschier viennent de publier un délicieux morceau de Herz, sur les motifs les plus heureux des opéras de Bellini. On parle aussi beaucoup d'un achat, par ces habiles éditeurs, d'une composition inédite de Thalberg.



Concours pour la construction

DE LA

FAÇADE DE L'ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ-LE-BAS,

à Vienne.

EXAMEN DES PROJETS. — 5^e ET DERNIER ARTICLE. — PROJET N^o 7.



Le projet, rendu d'une manière tout aussi remarquable que les précédents, ressemble beaucoup par sa façade au projet n^o 5 ; seulement il est moins chargé de détails, plus simple d'ajustements, et nous paraît avoir surtout mieux compris l'esprit du programme. Sa façade se compose, dans sa partie inférieure, d'un riche portail inspiré comme celui du n^o 5, sur la porte de Saint-Gilles ; aussi renouvelerons-nous ici le même reproche que nous avons adressé à M. de B., d'avoir trop multiplié ses statues : seulement M. C., l'auteur de ce dernier projet, me paraît donner un prétexte à son grand nombre de statues, en y trouvant un nombre égal à celui des douze apôtres, qui accompagneraient alors très bien le Christ assis, placé dans le tympan de la porte et entouré des emblèmes de ses quatre évangélistes. On remarque en outre sur cette façade, qui n'est encadrée que par des pilastres pareils à ceux du clocher de cette église, dont M. C. a cru devoir faire accompagner sa façade, une entente générale de lignes parfaitement coordonnées et répétant les mêmes moulures, les mêmes ornements que ceux dont l'église de Saint-André est ornée. Dans l'angle formé par le fronton, au lieu des fenêtres et rosaces des précédents projets, une seule mais riche rosace portant le cachet de cette architecture du XII^e siècle. Enfin, tout l'ensemble de cette façade, jusqu'à la modeste croix dont elle est surmontée, respire un parfum religieux, qui nous ferait croire que son auteur a dû faire de longues recherches sur l'architecture du moyen-âge. L'escalier ne ressemble en rien aux précédents ; il ne pourrait avoir une légère ressemblance dans sa partie supérieure qu'avec le projet n^o 9, qui est sous ce rapport un des plus remarquables. Il se compose en plan d'un carré terminé sur la voie publique par un demi-octogone, afin de présenter sur chaque voie une face perpendiculaire et d'éviter les angles aigus et obtus ; sa hauteur, qui est de 6 mètres, est divisée en deux parties par un large parvis communiquant à une terrasse, destinée à isoler le monument tout en lui servant de soubassement ; par-devant il se montre avec trois faces bien prononcées et présentant un aspect noble, ferme et supportant bien sa façade. Au moyen de ce perron, M. C. a cru devoir supprimer le petit escalier latéral existant, que M. M. a laissé subsister. À l'intérieur, raccordement pur et simple de la nouvelle travée et tribune placée sur l'extrados de la baie, destinée à recevoir plus tard un buffet d'orgues, comme M. C. en a fait voir la possibilité.

Ce projet, déjà très complet pour remplir les conditions du programmes est en outre accompagné d'un 2^e projet, qui consisterait à relier tou, les contre-forts extérieurs de l'église, pour y placer dessous une nef latérale contenant les chapelles et la sacristie, actuellement assez mal ajoutées à l'église de Saint-André-le-Bas. Le 2^e projet est simple et très bien conçu, mais me paraît du reste devoir rester encore longtemps à l'état de projet, vu les récentes constructions dont l'église se trouve actuellement entourée. Dans ce dernier projet le dessous du parvis est utilisé pour une crypte, destinée aux cérémonies funéraires et devant communiquer aux vastes souterrains dont l'église se trouve actuellement pourvue.

En résumé, le concurrent qui se présente accompagné de pas moins de sept feuilles nous paraît devoir appeler l'attention du jury, tant par les heureuses dispositions et l'esprit archéologique qui ont présidé à sa composition, que par le développement donné à ces vastes et consciencieuses études.

PROJET N^o 8. — Ce projet, qui se présente assez bien par son ensemble, perd beaucoup à l'examen, car tous les détails des ornements ne paraissent pas inspirés de l'esprit de l'époque d'architecture en question. La façade se compose d'un portail décoré de six colonnes avec archivoltte extérieure, reposant sur deux larges pilastres qui n'ont aucun caractère ; deux autres archivolttes d'un moindre diamètre accompagnent cette base, et servent à orner les cintres de deux longues et étroites barbacanes destinées à éclairer les escaliers conduisant aux tribunes. Au-dessus du portail se trouve placée sans aucune raison une galerie en relief et à colonnettes, et au-dessus une large rosace ayant quelque ressemblance avec celle du n^o précédent, mais moins bien comprise ; enfin au sommet, au lieu de croix, une espèce de tabernacle d'une forme assez grotesque. Le perron se trouve assez bien ajusté, il est droit et a quelque ressemblance avec celui de l'église de Saint-Maurice : malheureusement son plan et son développement ne correspondent pas à sa vue extérieure ; toutes les formes sont en outre molles et indécises. Malgré ses défauts, ce projet ne manque pas de goût et surtout de bonnes dispositions, et nous ne pouvons qu'encourager M. C. à persévérer dans sa nouvelle carrière.

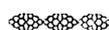
PROJET N^o 9. — Si ce projet n'est pas le premier de tous, il en est certainement le plus complet et le plus grand par son échelle et ses développements ; car rien n'a été omis, pas même une grande élévation du clocher existant : aussi faut-il tenir compte à M. B**, son auteur, du soin et du travail qu'il a mis à exécuter un plan dans la prévision d'un prix aussi minime, car les 600 fr. du 4^e prix pourraient à peine défrayer du temps matériel. L'élévation principale, rendue sur l'échelle de trois centimètres pour mètre, ressemble assez par son extrême simplicité aux façades romaines, moins les contre-forts que M. B** a cru devoir supprimer, et qui cependant étaient indispensables pour la poussée des voûtes ; elle se compose d'une assez jolie porte décorée de six colonnes accouplées par les chapiteaux, et ornée dans son tympan d'un bas-relief semblable à celui des projets 5, 6 et 7. Au-dessus de cette porte, sept arcades, dont une d'une proportion démesurée sert à éclairer l'intérieur : cette façade, peu ornée, comme on le voit, présente une face parfaitement unie, ornée seulement de parpaings réguliers. À l'intérieur, M. B** a cru devoir allonger sa nef d'une nouvelle travée : notre opinion à cet égard est la même que pour le projet n^o 5. Le perron a de grandes ressemblances avec celui du n^o 7, seulement sa partie inférieure est peut-être mieux traitée. La partie du parvis est plus faible de détails et ne découvre pas assez l'entrée de l'église, ses formes sont également molles dans le plan. Malgré les défauts de détail, ce projet est certainement un des plus remarquables, et surtout le plus complet ; le style en est seulement d'une sévérité un peu exagérée, et pécherait par l'excès contraire du n^o 5.

PROJET N^o 10. — Ce projet, qui ne se compose que d'un plan et d'une élévation au trait, consiste à déplacer le clocher actuellement à côté du chœur pour en faire une façade, en se servant de sa partie inférieure pour y placer un escalier à double révolution. Malheureusement cette idée un peu excentrique ne nous semble pas admissible et raisonnable, vu le respect que tout artiste doit porter à la conservation des anciens édifices. Quoique dessiné assez correctement, ce projet ne dénote pas un artiste consciencieux et versé dans l'architecture du moyen-âge ; en outre de cela, il est incomplet par le peu de développement que M. D** a donné à son idée, pour laquelle nous laissons le jury entièrement libre.

En résumé, la ville de Vienne, qui vient de donner un bon mais inutile exemple à votre ville de Lyon où tout se fait par compères et commères, peut être assurée de voir sa basilique de Saint-André convenablement restaurée, vu les nombreux concurrents qui ont répondu à cet appel architectural. Nous doutons seulement que la modicité des prix puisse récompenser dignement tous les artistes qui ont rempli les vues du programme : aussi nous faisons des vœux pour que la ville de Vienne offre au moins quelques médailles aux meilleurs projets, et suive l'exemple que vient de leur donner le Ministre de l'intérieur pour le projet du tombeau de Napoléon.

J'ai l'honneur de vous saluer.

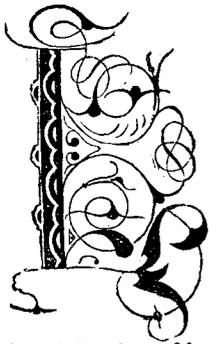
***.



BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE.

GERBE LITTÉRAIRE (1),

Par M. Edouard Servan de Sugny.



Le laboureur n'attend pas que l'hiver ait déployé ses rigueurs, pour réunir en faisceaux et placer dans un lieu sûr les épis moissonnés de son champ : l'ami des lettres doit-il être plus imprévoyant et s'exposer à ce que les orages, qu'amène à sa suite l'arrière-saison de la vie, viennent glacer les élans de son cœur et disperser au loin les produits de son imagination ? Je ne le pense pas, et voilà pourquoi j'ai songé, avant que mes cheveux aient blanchi, à mettre au jour cette *Gerbe littéraire*, recueil de ce j'ai jusqu'à présent composé de moins mauvais, soit en vers, soit en prose. Ces paroles simples et beaucoup trop modestes, que nous empruntons à l'introduction de la *Gerbe*, expliquent bien mieux que toute critique le caractère de l'écrivain et la nature de l'œuvre. Le livre de notre compatriote Servan de Sugny est,

à vrai dire, le confident de tous ses souvenirs et de toutes ses impressions les plus intimes. Tandis que des hommes parfaitement inconnus se hâtent, pour obéir aux exigences de la mode, de livrer à la postérité de mensongers mémoires, que les contemporains eux-mêmes ne daigneront pas lire; tandis que chacun veut avoir joué quelque grand rôle dans l'histoire si confuse des cinquante dernières années, M. de Sugny, lui aussi, écrit ses mémoires, mais toute pensée vaniteuse lui reste étrangère : ce qui se trouve le plus souvent sous sa plume, c'est l'expression de ses sentiments de famille, de ses joies ou de ses douleurs de fils, d'époux et de frère; puis nous entendons les chaudes et poétiques aspirations de sa jeunesse, et sa verve satirique s'attachant à poursuivre le mal social, et ses rêveries et ses familiers entretiens; plus tard nous retrouvons le poète, devenu plus grave, regardant avec tristesse ses belles années qui s'enfuient, s'enveloppant dans sa dignité de magistrat, mais conservant même au milieu de ses petites malices littéraires le sourire de la douceur sur les lèvres, et s'abandonnant à des contemplations religieuses. Il est impossible de lire la *Gerbe littéraire* sans le faire avec une sympathie de plus en plus attachante : tant de naturel, tant de bonté se révèle dans chaque pièce de vers ou de prose, que l'on croit entendre l'auteur raconter avec son esprit facile les choses de sa vie. Son livre même présente cela d'avantageux, qu'au lieu d'être, ainsi que le sont ordinairement les mémoires, une revue rétrospective présentant les faits sous un seul point de vue et dans une forme toujours la même, il laisse à tous les incidents leur cachet propre de temps et de circonstances. Les pièces datent du moment même des impressions qu'elles reproduisent; elles n'ont pas été faites pour le livre, mais le livre a été fait pour elles et dans le seul but de les réunir.

Aux très nombreux amis de M. Servan de Sugny nous dirons donc : La *Gerbe littéraire* est un ouvrage qui ne saurait vous être que fort agréable, puisqu'il est le miroir dans lequel se reflète à tous les instants la face mobile d'un homme qui vous est cher à tant de titres; et peut-être préférerez-vous les pages où le fait extérieur s'efface pour laisser davantage apercevoir l'âme.

Aux hommes qui ne connaissent point M. de Sugny nous recommanderons le recueil nouveau comme une œuvre de style, de variété, d'esprit et de cœur, où la pensée est toujours limpide et la phrase intelligible, qualité d'autant plus précieuse qu'elle devient de jour en jour plus rare chez les écrivains prosateurs ou poètes. Une partie du livre possède, d'ailleurs, un intérêt vraiment historique. Ayant vécu bien jeune encore dans l'intimité de M. Larocheffoucauld-Liancourt, M. de Sugny s'est trouvé mêlé à quelques grands faits et à la société d'hommes politiques bien célèbres : avec un peu d'ambition, notre compatriote eût donc pu obtenir de la faveur un poste élevé, mais sans indépendance; M. de Sugny préfère attendre tranquille, dans une magistrature honorable et modeste, que la justice du pays le récompense seule de ses services et de sa franchise. Nous désirerions maintenant justifier par des citations notre suffrage favorable à la *Gerbe littéraire*; mais embarrassé que nous sommes de préférer une pièce à l'autre, nous échapperons à la difficulté en rapportant un document pris dans les notes de l'ouvrage et dont l'auteur possède l'original. Ce document est une lettre écrite entièrement de la main du duc d'Orléans, maintenant roi des Français, et adressée à M. de Liancourt : nos lecteurs nous sauront peut-être gré de cette citation, et, dans tous les cas, la correspondance suivante purement de famille ne verra pas contester son authenticité.

« Neuilly, ce jeudi soir 15 juillet 1824.

« Vous êtes bien bon, mon cher duc, de penser à nous dans votre retraite, et je vous assure que ce souvenir est bien réciproque de notre part à tous. Nous regrettons vivement de ne plus vous voir aussi souvent, et nous nous étions flattés que votre affection pour les *religieuses* (2) vous aurait entraîné à faire une course à Paris pour vous occuper d'elles.

« Madame la duchesse d'Orléans approche heureusement du terme de sa grossesse; elle sortira de compte le 25, et l'on présume qu'elle accouchera à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre (3). Le fardeau qu'elle porte l'empêche de marcher, et on la roule dans un fauteuil; mais elle est fort bien d'ailleurs, et se joint à moi pour vous remercier de votre désir d'avoir de ses nouvelles. Ma sœur me charge aussi de mille choses pour vous, et elle est bien aussi lorsque ses migraines la laissent tranquille. Celui qui a le plus souffert c'est le plus jeune de mes fils, le petit Amalé, qui a eu de la fièvre pendant plusieurs jours, par une complication de rhume et de dentition, qui lui a fait perdre momentanément l'usage de ses petites jambes; cependant il a recommencé à marcher, et, selon toute apparence, il sera bientôt tout-à-fait rétabli. Nemours et Penthhièvre partent pour Eu la semaine prochaine, afin de prendre des bains de mer. Nous avons le projet d'aller les y chercher pour revenir avec eux, et nous tâcherons de vous faire une petite visite à Liancourt, soit en allant, soit en revenant. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce sera un grand plaisir pour toute la famille. J'en ai toujours beaucoup, mon cher duc, à vous répéter l'assurance de ma bien tendre et bien sincère amitié pour vous.

« Signé : D'ORLÉANS. »

Ainsi, non-seulement la *Gerbe littéraire* vaut beaucoup par elle-même, mais elle acquiert un nouveau prix soit par divers documents et détails, d'une valeur relative assez grande, soit par le luxe typographique vraiment fort remarquable que M. Arène, imprimeur, y a déployé : nous souhaitons donc à cet ouvrage tout le succès qu'il mérite.

F.

(1) Un volume in-8°, en vente à Lyon, chez les principaux marchands de nouveautés littéraires.

(2) Madame la duchesse d'Orléans et Madame Adélaïde ainsi nommées, parce qu'elles aimaient peu le monde.

(3) Le 31 du même mois de juillet, la duchesse donna le jour au petit Montpensier.

LA CIVILITÉ PUÉRILE,

ARTICLE ADDITIONNEL POUR CET OUVRAGE INTÉRESSANT.



DANS nos châteaux les mieux fréquentés, vous avez vu plus d'une fois des gens qui, n'ayant appris de leur vie à gouverner un fusil, s'emparent de l'arme qu'un chasseur vient de déposer. Vous les avez vus poursuivre et tenir en joue des caméristes, des enfants, de gentilles promeneuses. Cette plaisanterie du plus mauvais goût, ce lazzi de butor, se présente pourtant avec des circonstances atténuantes. L'insigne sottise échappe au ridicule, qui ne manquerait pas d'en faire justice exemplaire et soudaine. Le bouffon peut se changer à l'instant en meurtrier. Le résultat de son badinage devient si souvent horrible, que l'on est frappé de terreur, d'indignation :

le coupable n'est que maudit.

Fuyons ces châteaux vraiment périlleux, exilons-nous dans les cités. Là, point d'arquebuses perdites, j'en conviens; point de chevrotines qui sommeillent sur la poudre; point d'explosion à redouter. Sous ce rapport, rien n'est à craindre; notre sécurité serait parfaite, si l'on n'avait abandonné, vers l'extrémité du salon, un des meilleurs pianos sortis des ateliers de Pape ou de Bernhard. Dans son aveugle et noble confiance, le maître de la maison n'a point fermé cet instrument pour en mettre la clé dans sa poche; il n'en a pas même abaissé la herse d'acajou, le volet qui doit en préserver le clavier d'une insulte imprévue et subite, d'un coup de main funeste autant qu'il est atroce. Imprudent! il compte sur la réserve, la politesse, l'usage du monde, la probité même, que, dans sa candeur, il accorde à toutes les personnes jugées dignes de son invitation. Erreur déplorable! quels maux, quels tourments, quel supplice tu prépares! Infortunés qui, sans songer à mal, vous reposez sur la foi des traités! Victimes, que le poignard, le poison, le fouet, les spasmes, l'asphyxie, vont surprendre au milieu de vos joies innocentes, de vos plaisirs folâtres ou sérieux! tremblez! vous allez être mis à la torture, et peut-être ne vous sera-t-il pas permis de fuir le bourreau!

Le malheur, la catastrophe, dont je vais décrire l'affreux résultat, peut vous atteindre à la ville comme à la campagne. Je ne vous ramènerai point à l'hôtel si vous préférez rester au château. D'ailleurs, c'est à la campagne que j'ai vu cette calamité publique, cette peste sociale exercer plus souvent ses ravages, et les répandre sur un plus grand nombre d'honnêtes citoyens.

On a de jeûné depuis quelques heures, la société s'est réunie au salon : le wist, la bouillotte, l'écarté, le reversi même occupent agréablement un grand nombre de joueurs; des causeries plus ou moins mystérieuses s'établissent sur les divans; plus d'un lecteur, son journal ou son tome à la main, est dans un état de douce somnolence; une ou deux jeunes femmes ont pris leur ouvrage et brodent, chacune près d'une croisée : ce travail justifie leur éloignement des groupes nombreux formés dans le salon. Elles savent adroitement se ménager des tête-à-tête au milieu d'une foule occupée. Tandis que cet essaim bourdonne et butine avec une attention presque silencieuse, un traître, un sot, un brigand, un niais, se glisse furtivement, vient se poster au piano, se blottit derrière une sonate de Beethoven ouverte sur le pupitre; et là, révèle sa présence en jouant avec un doigt l'air que sifflent les merles : *J'ai du bon tabac*. Poursuivant sa stupide exhibition, il va sonner : *Ah! vous dirai-je, maman, en ut, c'est de rigueur, en ajoutant les tierces sous le chant. Soyez-en sûr! ces tierces ne manqueront pas de lui faire terminer cet air en la mineur : le la viendra se poser naturellement sous le dernier ut*. Les deux doigts de l'animal sont tendus, fixés en fourche, ils frapperont la tierce mesure qui s'offre si galamment sous la note finale. Vous aurez l'agrément de retrouver cette même tierce dans *Le bon roi Dagobert*, exécuté d'après le même procédé. Notre âne en goguette d'atrapera pas du premier coup ce bienheureux ton d'ut, qui doit l'affranchir des dlèses et des bémols; vous l'entendrez à nonner, tâtouner, barbouiller, se brûler le doigt sur des intervalles diminués qui ne lui donnent pas la mélodie qu'il cherche. Il répétera vingt fois la gamme d'ut, en s'arrêtant aux changements de doigt. Il préludera, toujours à sa manière, en arpeggeant les accords, et parcourra d'une main tout le clavier en vous donnant une horrible suite de quintes déchirantes. Emporté par le désir de signaler son adresse, il jouera sa phrase, déjà trente fois répétée, en l'accompagnant avec je ne sais quel placage uniforme et barbare, un gâchis discordant, rebuttant à tel point, que l'on croit entendre l'harmonie accoutumée de nos fabricateurs de romances.

Toute l'assistance est au supplice, chacun sent ses nerfs se crispier, ses cheveux se dresser sur sa tête. Cet insupportable tâtonnement, ces sons isolés qui frappent tour à tour l'oreille pour l'impatienter, ces quintes, ces accords patagés, viennent fasciner, captiver l'attention de l'assemblée, comme si quelque objet horrible, dégoûtant, s'offrait à ses regards. On voudrait en vain ne pas écouter l'infâme cacophonie; elle vous poursuit, vous déchire malgré la plus ferme résolution de la renvoyer à tous les diables. Le lecteur va sur-le-champ interrompre sa lecture, et le sommeil fuira de sa paupière. Le joueur se laissera surcouper, ou bien il va gorgé son quinoia; la carte si désirée, le roi, se présente en vain dans les mains d'un *dilatant*; ce roi ne sera pas nommé, ne sera pas marqué. Toutes les conversations troublées deviendront un jeu de propos interrompus; la galanterie, l'amour passionné perdront le charme de leur langage, et les traits les plus fins, les plus spirituels frapperont à faux comme la main du pianiste assassin.

Et la compagnie ainsi torturée et vilipendée ne se révolte pas, ne se lève point en masse pour venger cette injure, cet affront, cette avanie! Et le coupable n'est pas à l'instant jeté par la fenêtre, noyé dans le vivier, pendu au premier arbre, assommé, lacéré, fusillé! sans que sa bêtise, bien prouvée, vienne demander grâce pour lui. Non, il s'agit d'un personnage entouré d'une haute considération : c'est un ami de la maison, il faut lui pardonner sa stupidité. Le brave homme ne croit pas faire mal, il ne pense pas être malhonnête à ce point.

Les convenances sociales commandent certains égards, il est vrai; mais il est un moyen d'imposer silence à de tels imbéciles, fussent-ils encore plus respectables. Supposez que le barbouilleur est un marmot de la maison, ayez l'air de croire qu'un gamin seul peut commettre une telle incongruité. « Tais-toi, Popo, Georget ou Dodoppe, tais-toi, brigand, ne nous mets pas au supplice avec ta chanson! » Cette apostrophe, vivement attaquée, produit toujours son effet. Le grand dadais qui vous écorchait se lève alors, et vous vous confondez en excuses. Combien de fois mon fils n'a-t-il pas été de la sorte gourmandé par la voix paternelle! Pauvre innocent!

Je ferai remarquer, en passant, que les femmes ne tentent jamais ces essais malheureux : l'instinct de la coquetterie les éloigne d'un instrument quand elles ne savent pas le gouverner. Elles ne se livreront à de semblables études que loin des oreilles capables d'apprécier leur maladresse.

Avis aux éditeurs de la *Civilité puérile*! Je leur permets de me prendre ces deux pages; elles ne formeront pas le chapitre le moins important de l'ouvrage. Si je guéris la funeste manie des pianistes qui n'ont qu'un doigt en deux mains, si je les

engage à garder le silence au lieu de révéler, de signaler leur sottise, leur impolitesse, je crois rendre un service éminent à mes contemporains. Les pirates que Pompée détruisait faisaient beaucoup moins de tort à l'humanité.

CASTIL-BLAZE. (La France musicale.)

Le Suisse de Cathédrale.

Suite du Chapitre XIV (A).

« Ah! coquin de charretier, ah! vieux damné! c'est donc ainsi que tu voulais, sans même l'avertir, tuer un honnête père de famille comme moi? »

Cria-t-il, toujours enlacé à sa proie comme un vautour à un oiseau blessé, notre suisse que la colère et surtout l'instinct de la conservation avaient entièrement fait sortir de ses habitudes si pacifiques. Et ayant aperçu tout près de la roue gauche de la patache usurpée un tas de sable encore humide, il y jeta de toutes ses forces le pauvre muletier tremblant et demi-mort.

Un instant même l'idée lui vint, pour mieux se délivrer de cet homme qui avait eu l'audace inique de réclamer ainsi son bien et sa propriété, de lui faire passer la vilaine voiture sur le corps. Mais il se borna à lui envoyer un violent coup de fouet dans le visage; après quoi il frappa si vigoureusement le vieux mulet, qui, étourdi par tout ce tapage, venait de s'arrêter, — il frappa, disons-nous, si durement la pauvre bête qu'elle se remit bien vite à trotter comme auparavant, sans se soucier le moins du monde du grave conflit élevé entre ces deux maîtres, l'un usurpateur et l'autre légitime.

Hélas! la pauvre bête n'en pensait peut-être pas moins que tant d'autres sur ces hautes et sublimes questions de la politique moderne.

Sans s'inquiéter des gémissements entrecoupés de jurons dont le malheureux muletier, enfoncé jusqu'au cou dans le sable, accompagnait sa fuite désormais si criminelle..., Wuillams Obberson se mit à fouetter de plus belle le vieux mulet, dont le pied fourbu semblait avoir trouvé comme des ailes après cette courte halte, si indéfectible dante de la volonté de son nouveau propriétaire.

« Ah! je suis devenu un bien grand criminel, et si cela continue, je finirai certainement sur l'échafaud...., et grâce à vous, Louise, grâce aussi à vos perfides suborneurs!... » se dit notre suisse d'un air contrit, lorsqu'il se trouva à deux cents pas du pauvre muletier qui, enseveli à moitié dans la boue et le sable, n'avait pu encore se relever.

« Et comment tout cela finira-t-il, mon Dieu? » ajouta-t-il.

Et ayant aperçu un bateau à vapeur engravé au beau milieu du fleuve, coupé en cet endroit par plusieurs petits îlots verdoyants :

« Elles sont peut-être là..., elles, ainsi que lui; et qui sait? un autre encore! Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu! » s'écria-t-il en fixant ses regards étincelants sur le beau paquebot, dont l'épaisse et fétide fumée obscurcissait en vain le ciel bleu et l'onde argentée.

Le joli steamer restait toujours immobile, malgré les efforts des mariners, et malgré toutes les forces redoublées de ses excellentes machines.

« Et dire pourtant, pensait encore Wuillams Obberson, se dire, hélas! que c'est pour elles que je deviens le plus méprisable des hommes, moi hier encore le plus vertueux, le plus estimé des suisses de l'Eglise gallicane, de cette Eglise si justement vénérée! »

Puis soudain il se prit à ricaner tout haut d'un air hébété, en dirigeant de la main son fouet du côté du fleuve et du bateau arrêté, comme s'il eût espéré se faire voir de quelqu'un.

« Si elle me trompait (se dit-il tout bas), elle surtout: oh! si elle me trompait... et si elle était avec lui sur ce bateau..., ce serait certainement un grand dommage si la chaudière venait à sauter..., ce serait bien malheureux... mais enfin... mais enfin.... »

Et s'interrompant aussitôt par un rire convulsif, et se frappant le front de sa main gauche :

« Oh! Wuillams, mon ami, c'est horrible!... sais-tu bien ce que tu dis là?... » ajouta-t-il en soupirant, et il chassa brusquement une si criminelle pensée en donnant un violent coup de fouet au vieux mulet tout ruisselant de sueur, lequel rua deux fois comme pour le narquer.

« Je suis donc fou et maudit, ô mon Dieu! » s'exclama encore plus piteusement le suisse de St-Lazare, qui crut entendre au même instant les patrons du bateau à vapeur, arrêté dans sa course, rire aux éclats en montrant du doigt sa frêle et ignoble patache.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES.

M. Vigé-Lebrun, peintre d'histoire et de portraits, membre de l'ancienne académie de peinture en France et de presque toutes les académies d'Europe, est morte à Paris le 30 mars, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

— Le ténor Roguenot, applaudi dans les premières villes de province, vient de débiter à l'Opéra dans *Robert-le-Diable*. Il a réussi. C'était la 227^e représentation du chef-d'œuvre de Meyerber.

(1) Voir le dernier numéro.

— Le théâtre de Versailles vient de représenter *Nizza de Grenade*, qui n'est autre que la *Lucrèce Borgia* de Donizetti, sous un autre titre et avec un autre libretto. Les principaux interprètes étaient Suchindi, Huner, Mad. Pouilleux, et Abadie; chef d'orchestre, M. Lemaire.

— Poulitier vient d'aborder le rôle du *comte Ory*: c'est un premier échec dans la carrière du jeune ténor. Espérons que Poulitier s'en relèvera.

— Le public commence à Paris à se réveiller, et les succès préparés n'y sont plus aussi faciles. Tous les jours, à l'Opéra-Comique, on siffle M. Flavio Puig, le ténor espagnol. Au Conservatoire! on a sifflé Mlle Rouvroy dans un concert spirituel. C'est la première fois qu'un scandale pareil a lieu dans cette réunion d'artistes. Aux Italiens, à une représentation de *Lucrèce Borgia*, on a sifflé Mlle Grisi; et on a exigé d'elle qu'elle rétablît tous les passages de son rôle qu'elle comptait supprimer par indisposition. A l'Académie royale enfin, les sifflets sont fréquents.

— Nous avons assisté lundi à la séance d'ouverture du second *cours d'histoire* que M. Wautier d'Halluin va professer dans les salons de M. Benacci, où s'était rassemblé un auditoire d'élite, en grande partie composé de dames et où apparaissaient plusieurs hommes d'étude ainsi que quelques-uns des élèves du Collège royal.

M. d'Halluin a commencé par expliquer sa méthode et les moyens qu'il emploie pour en faciliter l'intelligence et en rendre l'étude aussi facile que prompt. A cet effet, il a dressé des tableaux qui sont, pour l'histoire, ce que sont les cartes pour la géographie; et, nous devons le dire, son procédé nous paraît ingénieux et d'une heureuse application.

Dans cette séance, le professeur a donné une nouvelle et grande idée de son savoir et de sa vaste érudition. Il a jeté un rapide coup d'œil sur l'histoire des siècles qui ont précédé la naissance du Christ, ainsi que sur les événements et les hommes qui ont le plus particulièrement signalé les siècles écoulés après la venue du Sauveur. Le débit de M. d'Halluin est aussi correct, aussi élégant que l'improvisation peut le permettre; sa mémoire est heureuse, son élocution souvent poétique et brillante, et son récit, toujours attachant, semé d'anecdotes curieuses ou spirituelles et dont quelques-unes assez peu connues.

Les dix leçons dont son cours se compose nous semblent devoir être fructueuses pour ses élèves; elles ne suffiront pas sans doute pour leur apprendre complètement une science aussi étendue et aussi compliquée que l'histoire, mais elles leur ouvriront une bonne et sûre voie pour étudier avec succès cette science; ce qui est assurément un rare et précieux avantage.

— Un journal de Paris, le *Monde musical*, raconte la facétie suivante :

« Il va être créé un nouveau journal de musique, au prix de 3 fr. par année. Ce journal, qui paraîtra tous les jours, donnera à ses abonnés, avec chacun de ses numéros, une partition d'opéra et plusieurs cahiers de romances, morceaux de piano, etc., etc. Les abonnés de six mois recevront immédiatement, et franc de port, un magnifique piano à queue, d'Erard, et un piano droit, de Herz. Les abonnés d'un an, outre les deux pianos, recevront encore pour 10,000 fr. de musique (prix net), à choisir dans tous les magasins de Paris, et une jolie maison de campagne sise sur les bords de la Garonne.— On parle déjà d'un autre journal qui va faire concurrence, et qui offrira de plus grands avantages à ses abonnés. »

— Le *Stabat Mater* de Rossini vient d'être exécuté à Bologne, sous la direction de Donizetti. Rossini avait dirigé toutes les répétitions; mais le jour de l'exécution il avait quitté la ville, où il n'est rentré que fort avant dans la nuit. Donizetti, nous écrit-on, était très vivement ému pendant l'exécution; ses yeux étaient inondés de larmes, et, à la fin, on a dû le transporter dans une salle voisine de l'orchestre pour calmer l'agitation nerveuse à laquelle il était en proie.— On a su dans la nuit que Rossini était de retour; instantanément plus de quatre mille personnes se sont portées sous ses fenêtres, musique en tête, et on a donné au célèbre maestro une magnifique sérénade. Toute la ville avait pris un air de fête. Cette journée fera époque à Bologne, où Rossini est admiré, respecté et adoré.

— Le Conseil municipal de Bagé-le-Châtel (Ain), lieu de naissance du général de Puthod, a décidé que le buste de ce général serait érigé sur le monument qui décore la place publique de cette ville, et qui à l'avenir portera le nom de Puthod. Nous ne saurions trop encourager les témoignages de respect qui fortifient à la fois et les bons sentiments et le bon goût.

— Dernièrement, à Paris, les architectes qui se consacrent à l'organisation d'une Société d'architectes français, ayant voulu se réunir pour prendre connaissance des travaux de la Commission, une permission fut demandée à M. le préfet de police, qui crut devoir rejeter leur demande, donnant pour motif de son refus que cette Société n'était point reconnue par le Gouvernement.

Nous apprenons que les architectes de Lyon organisent aussi, de leur côté, une semblable Société, et que M. Baltard a été nommé président d'honneur de cette future Société.

Foyer du Grand-Théâtre.

CONCERT DONNÉ PAR L. CHERBLANC,

Le Samedi 16 Avril 1842.

A 8 heures précises du soir.

PROGRAMME :

- 1^o Ouverture de *Zanetta*. AUBER.
- 2^o Concerto de violon, exécuté par M. CHERBLANC. DE BÉRIOT.
- 3^o Duo de la *Reine de Chypre*, chanté par MM. DUPLAN et LESBROS. HALEVY.
- 4^o Solo de flûte, par M. DONJON.
- 5^o Air de *Roberto d'Erereux*, chanté par Mad. MIRO. DONIZETTI.
- 6^o *Souvenir de Bade*, fantaisie avec quatuor, exécutée par M. CHERBLANC. CHERBLANC.
- 7^o Romance de la *Favorite*, chantée par M. DUPLAN. DONIZETTI.
- 8^o Duo de *Norma*, chanté par Mesd. MIRO et DUBREUIL. BELLINI.
- 9^o Duo pour violon et violoncelle, sur des airs polonais et cracoviens, exécuté par MM. GEORGE HAINL et CHERBLANC. BOHRER.
- 10^o Romances et nocturnes, chantés par MM. AUDRAN et MALLIOT.

On peut se procurer des Billets chez tous les marchands de musique.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

